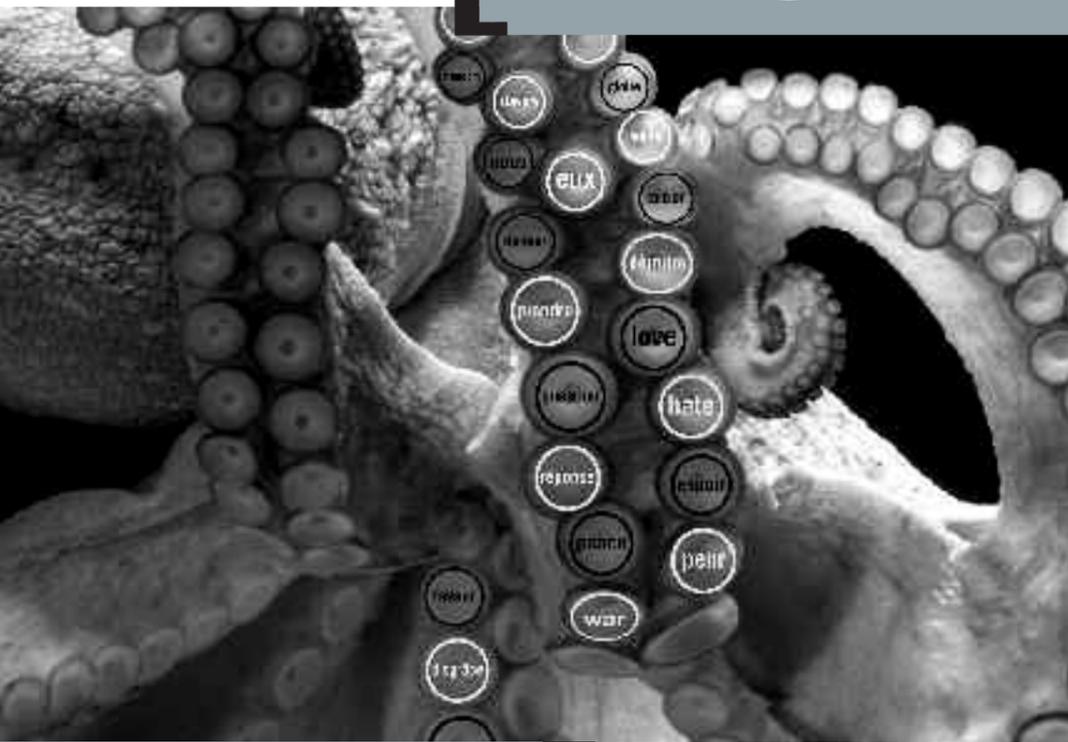


PROPA



GANDE

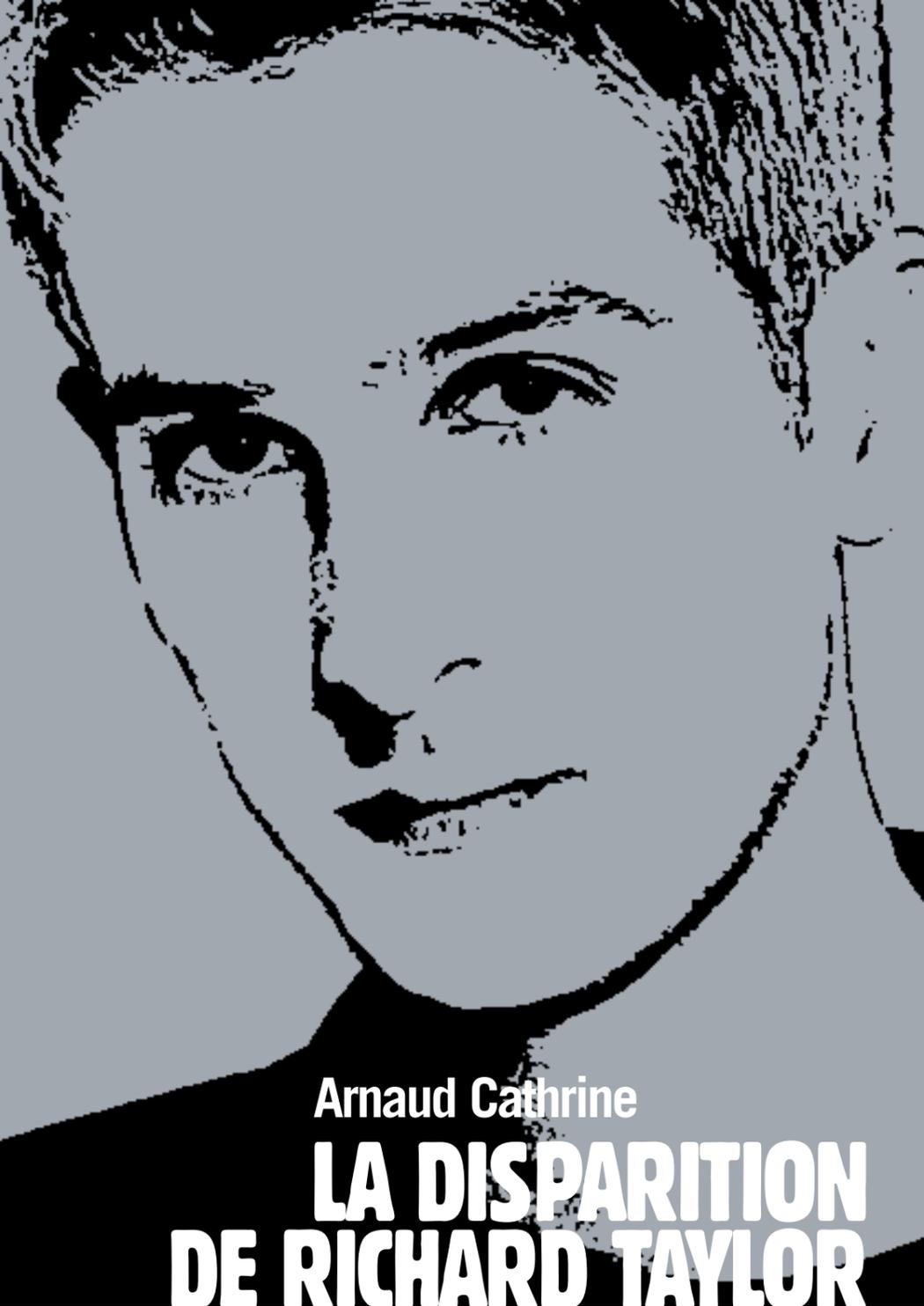
“
**ADHÉRER,
C’EST
L’IDÉAL
DES
MOLLUSQUES**
”

GEORGES HYVERNAUD

éditions
verticales

33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com
diffusion gallimard / distribution sodis

 A80498



Arnaud Cathrine
**LA DISPARITION
DE RICHARD TAYLOR**



**EN LIBRAIRIE
LE 4 JANVIER 2007**

ISBN 978.2.07.078129.4
208 pages

Arnaud Cathrine est né en 1973. Il est l'auteur aux éditions Verticales de cinq romans et d'un recueil de nouvelles, notamment *Les yeux secs* (1998), *La route de Midland* (2001), *Exercices de deuil* (coll. « Minimales », 2004) et *Sweet home* (2005 ; Folio, mai 2007). Il a également publié plusieurs ouvrages à L'école des loisirs.

Il a co-écrit le scénario du premier film d'Éric Caravaca, *Le Passager*, adaptation de *La route de Midland*, sorti en mars 2006 et récemment en DVD. Actuellement, Arnaud Cathrine prépare l'adaptation cinématographique de *Sweet home*. Il a écrit pour le chanteur-compositeur Florent Marchet certains textes de son dernier album, *Rio Baril* (dans les bacs en janvier 2007) et assurera la conception artistique du spectacle de sa prochaine tournée.



“
La route est longue quand on n'a plus nulle part où aller.
”

La nouvelle fiction d'Arnaud Cathrine a, une fois encore, investi une terre étrangère : l'Angleterre, de Londres au Kent en passant par le Somerset. Nous errons autour de la capitale britannique, centre urbain propice à l'anonymat et au drame imperceptible qui va s'y dérouler : la disparition inopinée d'un homme marié. Comme le titre l'annonce, il s'agit de Richard Taylor qui a quitté son domicile conjugal le 16 mai 1998. Il a été aperçu une dernière fois au bar interlope Madame Jojo's au milieu de la nuit, puis à la station Brixton dans le courant de la matinée. Qui est-il ? Un fils et frère modèle, l'époux ordinaire d'une vie trop commune, un jeune père sans relief, un banal employé de la BBC ? Pourquoi vient-il de s'évanouir de sa propre existence ? Fuite ou évasion hors d'une routine invivable ? Coup de tête aux limites de la folie ? Aveu rétrospectif d'un adultère ? Les motifs possibles de ce départ – si départ il y a vraiment – ne seront élucidés que très progressivement au fil du récit qui court de 1998 à nos jours. En effet, le héros fantomatique de ce roman n'est jamais donné qu'en creux, par ouï-dire. Par contumace, dirait le juge d'un tribunal.

Pourtant le lecteur sent bien qu'il aurait tort de juger et trancher trop vite, là n'est pas la question. Plutôt que de chercher la raison ultime de l'éclipse de Richard Taylor, il va suivre à la trace, en pointillé, le cheminement d'une déraison existentielle. Il va dériver d'un chapitre à l'autre au gré des témoignages d'une dizaine de femmes : l'épouse, la mère, la voisine de palier, la collègue de bureau, l'amie transsexuelle, l'amante sans lendemain, l'attentionnée psychiatre, ainsi que la dramaturge suicidée Sarah Kane...

La disparition de Richard Taylor est une quête sur l'ombre portée d'un absent omniprésent, qui touche à la crise d'identité masculine de notre époque, mais sous la forme d'un roman polyphonique dont la texture paradoxale s'écrit au féminin pluriel. Les récits brefs silhouettent puis font exister le disparu sous des apparences multiples, moins contradictoires que simplement disjointes. À travers le point de vue des femmes ayant côtoyé Richard Taylor, le lecteur reconstitue une chronologie des faits. L'art scénaristique d'Arnaud Cathrine, qui avait déjà fait merveille dans *La route de Midland* ou *Sweet home*, est ici à

son apogée, réussissant à épaissir un destin infime par bribes saisies à la dérobée et à faire émerger aussi une galerie de personnages pathétiques ou bouleversants. En séquençant les prises de parole de ces femmes, tout nous parvient dans l'interstice de leurs confessions, dans les fondus au blanc d'une histoire déconstruite, selon un montage cinématographique envoûtant. En chemin, deux lettres de Richard Taylor auront levé un peu le voile. Si le héros invisible est bien le foyer d'une constellation féminine éclatée, il est surtout « un corps étranger » en déshérence comme « expulsé de sa vie » aux confins de la souffrance psychique. La présence déchirante de Sarah Kane hante ce roman jusqu'à l'épilogue en flash-back qui dédouble soudainement l'enjeu du livre et débouche sur le pire des malentendus. Avec *La disparition de Richard Taylor*, Arnaud Cathrine a franchi une étape supplémentaire dans sa maturation d'écrivain ; en renouvelant la matière de ses précédents huis clos familiaux pour se confronter à une multitude d'incarnations féminines, il a libéré dans sa langue une crudité et une densité nouvelles.



Lionel Marek

TUEZ-MOI



**EN LIBRAIRIE
LE 4 JANVIER 2007**

ISBN 978.2.07.078179.9
128 pages

Lionel Marek est né en 1946 à Bruxelles. Il est l'auteur d'un premier roman très remarqué, *L'an prochain à Auschwitz* (Denoël, 1982), suivi de deux autres chez le même éditeur, *Pourquoi moi* (1986) et *Nouvelles d'un amour : roman* (1990). Il a publié *La vie en deux* chez Verticales en 2000.

Leah Meiersohn, une femme d'une quarantaine d'années, ouvre sa porte à un inconnu qui se présente comme le meurtrier de sa sœur Judith... ce qui n'a pas de sens puisque cette dernière a été renversée par une camionnette quelques jours auparavant. Depuis leur installation à Paris, les deux sœurs d'origine allemande vivaient ensemble, malgré leur personnalité dissemblable. L'une, la narratrice, vieille fille amère; l'autre, pétulante et épanouie, collectionnant les aventures jusqu'à son décès... accidentel ou pas. L'homme prétend avoir eu un coup de foudre pour Judith à l'instant du soi-disant accident. Face à sa présence menaçante, Leah n'en déverse pas moins sur lui un monologue acide et pétri de culpabilité. Y reviennent par vagues les frustrations affectives accumulées, le poids de l'identité juive, les cicatrices de la Shoah et les rivalités incestueuses des deux sœurs. Autre leitmotiv du ressassement douloureux de Leah : les souvenirs de la démente lubrique du père sénile, ancien déporté, qui ne s'adressait plus qu'au fantôme



“
Votre folie est décidément trop douce pour moi.
”

de son tortionnaire nazi, sinon à Dieu en personne. De ce flux de confession hostile mais consolatoire va naître un dialogue entre la vieille fille et l'intrus, le début d'un rapport de séduction indirect à travers la disparue, cette Judith qu'ils ont tous deux adorée. Mais cet « échange » va virer au noir et les emporter tous deux : désir d'agression, pulsion sadique, tentation suicidaire.

Jusqu'à ce déchaînement de violence, Lionel Marek semble avoir joué le jeu d'une montée en puissance dramatique, à la fois classique et implacable. Puis ce faux polar bascule, au cœur du monologue de Leah, sur le terrain miné du délire. Pris au piège de cette déraison verbale, le lecteur se met à douter, à remettre en cause tous les indices de la situation de départ. Et si tout n'était que construction fantasmagique d'un cerveau pervers par le ressentiment. Selon la magie réversible du titre du livre, *Tuez-moi* peut alors s'entendre en trois mots : « Tu es moi ». Et si Judith était Leah ? Et si cette sœur décédée, mais plus vivante que jamais, reprenait la

parole pour mieux rompre les liens du sang et échapper à la logorrhée de sa sœur ? Sans dévoiler le final vertigineux du roman, on invitera chacun à aller jusqu'au bout de ce huis clos à trois, jusqu'à l'instant précis où, fatal rebondissement, la boucle se referme sur elle-même.

Dans ce livre court écrit d'un seul souffle, Lionel Marek a su mener de front virtuosité de construction et tension rythmique dans le rendu des obsessions des deux personnages féminins. Ainsi, peut-on lire *Tuez-moi* comme un roman à suspense autant que comme un soliloque narratif à la Thomas Bernhard. Ce cinquième livre reprend, de façon plus dense encore, ce qui traversait déjà l'ensemble de ses fictions précédentes : les liaisons dangereuses de la culpabilité et du désir, thématique universelle mais ici nourrie, et même hantée, par un double rapport à l'identité juive et à la culture allemande.



Isabelle Zribi

BIENVENUE À BATHORY



**EN LIBRAIRIE
LE 4 JANVIER 2007**

ISBN 978.2.07.078267.3
224 pages

Isabelle Zribi est née en 1974 à Paris. Elle a publié *MI Faust* aux éditions Comp'Act (2003). Elle a également participé aux ouvrages collectifs *Nouveaux territoires* (Farrago, 2003), et *Suspendu au récit, la question du nihilisme* (Comp'Act, 2006), ainsi qu'à des revues. Elle co-anime la revue *Action restreinte*, théories et expériences de la fiction. *Bienvenue à Bathory* est sa deuxième œuvre de fiction.

Bienvenue à Bathory ! Le livre d'Isabelle Zribi nous convie à découvrir un petit pays aux confins de l'Europe de l'Est. Selon les codes des fictions d'anticipation, cette principauté idéale se situe dans un futur indéfini, si proche qu'il anticipe à peine certaines tentations et mœurs *underground* ou *high tech* de l'époque actuelle. Ce monde à la fois utopique et plausible, nous allons apprendre à mieux le connaître, en trois étapes, auprès de trois personnages majeurs dont les voix structurent le roman en triptyque.



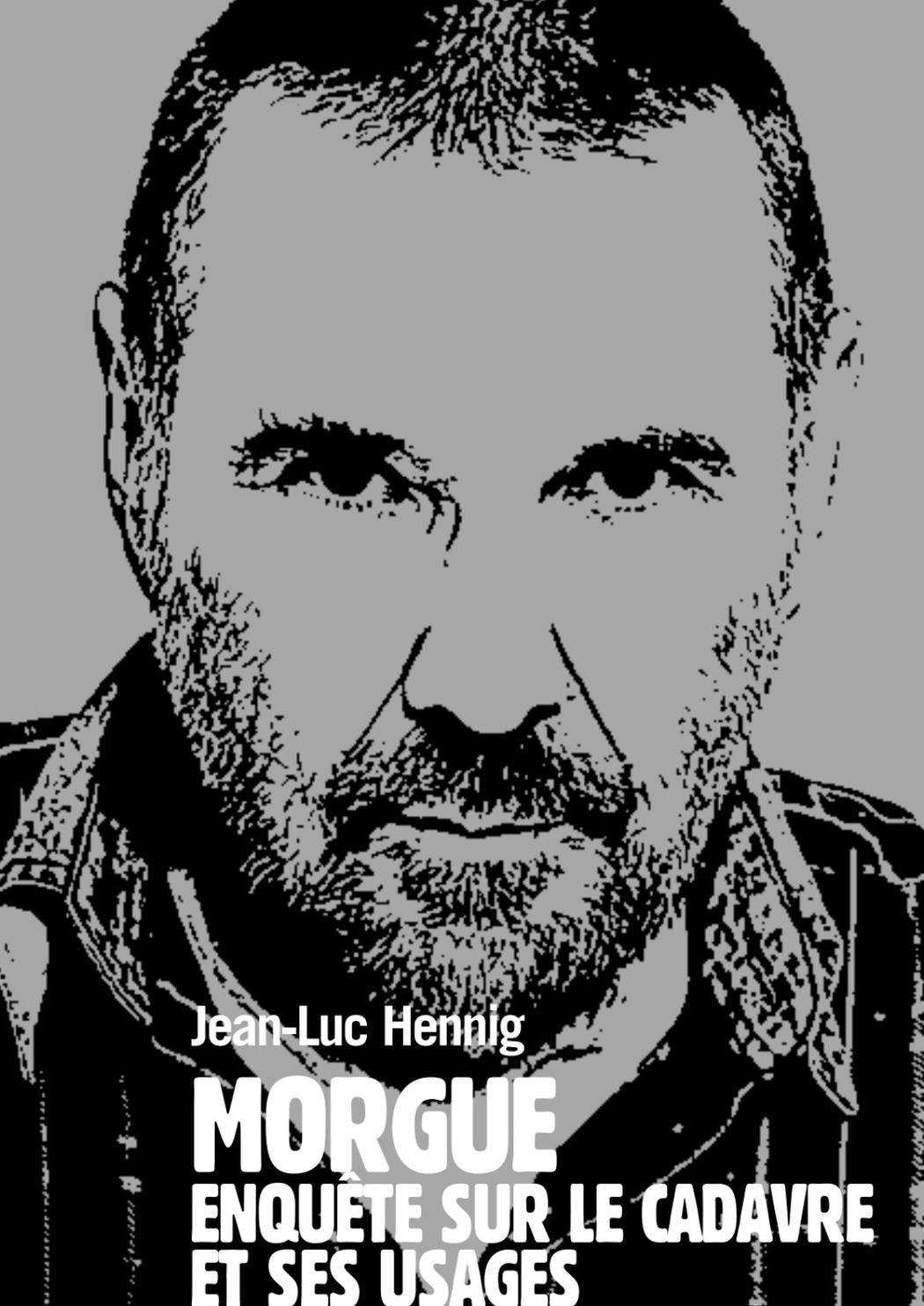
“
Refaire la descente aux Enfers.
”

On suit d'abord un certain Nico, journaliste de « l'Extérieur », venu faire un reportage plutôt complaisant sur Bathory. Premier choc pour Nico : ici, comme dans certains mythes antérieurs au péché originel, la différence des sexes a été abolie. Tous les habitants sont des « elles », s'habillent, s'épilent et se prénomment au féminin. Pour le reste, rien ne semble troubler la nature édénique de cette société : climat régulé, architecture inventive, sexualité débridée, règne de la diététique et de l'hygiène de soi, culte de la jouvence perpétuelle et interactivité sur écrans géants. La parole passe ensuite à une vieille habituée de la Bibliothèque de Bathory et se fait soudain plus critique. Après l'exposé unilatéral du début, apparaissent, de façon comique et acide, les premières failles de cette démocratie totalitaire, avec ses dysfonctionnements technologiques, son diktat de la transparence, ses contrôles permanents et sa propagande sirupeuse. Le dernier tiers du livre se recentre sur Bathory Erzsebet, la gourou *new age* qui donne son

nom à la cité dont elle est d'ailleurs l'actionnaire principale. Ce personnage évanescent, presque virtuel, s'incarne peu à peu dans la peau d'une prêtresse aussi raffinée que grossière. Telle une Big Sister orwellienne, elle centralise et canalise toutes les attentions. Mais cette amoureuse mélancolique sait aussi confier avec délicatesse ses drames shakespeariens dans son *Antibiographie*. Jusqu'au moment où se profile l'envers du décor. Bathory Erzsebet n'a-t-elle pas conçu ce monde sans contradictions, ni différences, pour mieux s'adonner à des monstruosité en toute impunité ? En refoulant partout privauté, douleur et déplaisir, n'a-t-elle pas produit le dévouement cauchemardesque des pires pratiques sadiennes ? Cette légendaire parente de Dracula n'a-t-elle pas magnétisé pacifiquement son peuple, pour mieux en jouir vampiriquement ? *Bienvenue à Bathory* s'inspire secrètement du tableau de Jérôme Bosch, *Le jardin des délices*. Le fameux triptyque sépare en effet la vision de l'Enfer et celle du Paradis par

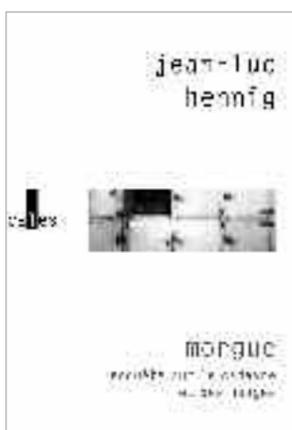
une partie centrale d'une nature indéterminée. C'est la référence implicite de ce roman, le motif ambivalent qui le hante, une zone d'effusion entre douceur et violence, entre jeux cruels et inhumanité criminelle, entre bons sentiments et fantasme de domination. Ainsi *Bienvenue à Bathory* déconstruit un modèle social utopique, sans verser dans le jugement moral ni la critique satirique. Il a plutôt vocation à dé-moraliser le lecteur, autrement dit à lui faire perdre sa morale à son insu.

En jouant de la fragmentation des points de vue, des registres et des styles d'écriture, Isabelle Zribi expérimente aussi de nouvelles voies – voix ? – de la fiction. Elle arrive à réconcilier la rythmique d'une langue contemporaine et ses imageries *bondage* avec les grandes œuvres transgressives de la culture occidentale (du gothique à Georges Bataille en passant par Sacher-Masoch).



Jean-Luc Hennig

MORGUE ENQUÊTE SUR LE CADAVRE ET SES USAGES



EN LIBRAIRIE
LE 1^{ER} FÉVRIER 2007

ISBN 978.2.07.078233.8
448 pages

Jean-Luc Hennig est né en 1945 à la Charité-sur-Loire. Agrégé de grammaire, il enseigne à l'université Gizeh du Caire de 1970 à 1972. Il entre comme journaliste à *Libération* dès 1974 et y collabore activement pendant sept ans. Il dirige la collection « Illustrations » chez Albin Michel de 1979 à 1981, avant d'être rédacteur en chef à *Rolling Stone* et chroniqueur à Europe 1 puis à la Radio suisse romande dans les années 80.

Romancier, essayiste et biographe, il a publié une trentaine d'ouvrages chez Albin Michel, Zulma et Gallimard, dont *Les juges kaki* (préface de Michel Foucault, 1977), *Les garçons de passe : enquête sur la prostitution masculine* (1978), *Grisélidis courtisane* (1981), *Lettre ouverte aux Suisses* (1991), *Brève histoire des fesses* (1995), *Bi : de la bisexualité masculine* (1996), *Apologie du plagiat* (1997), *Beauté de la poussière* (2001), *Martial* (2003) et *Sperme noir* (2006).



“
Ça fait désordre, la mort.
”

Morgue est paru initialement dans la collection « Illustrations » des éditions Libres/Hallier en 1979. Salué à sa sortie par une presse unanimement élogieuse, ce livre-culte revoit le jour chez Verticales près d'un quart de siècle plus tard.

Morgue. Enquête sur le cadavre et ses usages s'inscrit, à l'extrême fin des années 70, dans une lignée foucauldienne. Arpenter les morgues en archéologue des mots et des choses pour saisir l'impensable de ce sujet-objet qu'est l'individu *post-mortem* – comme Michel Foucault analysait les mutations de la figure du fou avant et après son enfermement asilaire.

De fait, Jean-Luc Hennig commence son ouvrage par ce retour sur le moment précis de la naissance de la morgue à la fin du XVIII^e siècle et sur les mutations liées à l'espace d'une mise au secret. Ainsi analyse-t-il, avec le concours de Jean-Michel Palmier la mise hors champ de la mort et l'émergence simultanée d'une fantasmagorie funèbre tout au long du XIX^e siècle et à l'aube du XX^e à Paris ou Berlin.

Une fois ce socle historique défini, l'auteur bifurque très vite

pour se faire archiviste du présent. Ce qu'il veut remettre en lumière, sortir du refoulement mental et social ? Le « cadavre au magnétophone », écrit-il. Et le voilà parti, de New York à Lyon en passant par le Quai de la Râpée, sur les traces des différents métiers de cet arrière monde du désespoir, de l'infamie, de l'humour noir et de l'abrutissement, et sur les traces aussi du destin posthume des suicidés, des laissés pour compte de la voirie, de l'asile, de l'hospice ou de l'amphithéâtre. D'un côté, les légistes, les garçons morgueurs, les brancardiers de nuit, les laveuses juives de défunts, etc. ; de l'autre, les dépouilles anonymes, photographiées, découpées, préparées, embaumées, greffées, ou même cryogénisées, voire violées. Ces deux populations vont de pair, elles font partie d'un même territoire imaginaire que Jean-Luc Hennig arrive à saisir sur le vif à force d'entretiens minutieux, d'extraits littéraires, de reportages *in situ* et de galeries de portraits bouleversants, savoureux ou glaçants. Autrement dit, en matérialiste déjanté et sensualiste non moins raffiné, il

parvient à nous restituer – avec une attention nuancée, inlassable –, les décors, gestuelles, rituels, trafics, odeurs, rêveries, phobies, folies qui hantent ces travailleurs de l'au-delà.

Conçue à une époque qui savait prendre le risque d'accompagner des projets impurs, déroutants et iconoclastes, cette œuvre paraît presque impensable aujourd'hui. Et pourtant, chacun pourra voir combien *Morgue* n'est nullement guidé par une curiosité malsaine ou un simple mauvais goût transgressif, mais arraché au plus près du vécu et du ressenti de l'enquêteur. Jean-Luc Hennig finit d'ailleurs par s'y inclure tout entier, désirs et répulsions mêlés.

Loin de toute dissertation distanciée, ce livre n'est pas un recueil de témoignages, mais la trace-témoin d'une expérience d'écriture, non pas immonde, mais innommable, dont l'auteur résumait ainsi les périls et les tentations, dans un entretien aux *Nouvelles littéraires* : « C'était la mort dedans. Je dirais presque un *corps à cœur*, comme le film magnifique de Vecchiali. À la fin l'amant tient encore dans ses bras le cadavre amoureux, comme une vérité définitive. »



Mathias Énard
**BRÉVIAIRE
 DES ARTIFICIERS**



EN LIBRAIRIE
 LE 1^{ER} FÉVRIER 2007

ISBN 978.2.07.078278.9
 224 pages

Mathias Énard est né en 1972 à Niort. Après des études d'arabe et de persan ponctuées de longs séjours au Moyen-Orient, il s'installe en 2000 à Barcelone où il anime plusieurs revues culturelles. Membre du collectif Isocèle à Paris, il participe aussi au comité de rédaction de la revue *Inculte*. Pensionnaire de la Villa Médicis en 2005-2006, il enseigne aujourd'hui l'arabe à l'université de Barcelone. Il est l'auteur aux éditions Verticales d'une traduction du persan de Mirzâ Habib Esfahâni, *Épître de la queue* (coll. « Minimales », 2004) et de deux romans chez Actes Sud : *La perfection du tir* (2003, Prix des cinq continents de la francophonie) et *Remonter l'Orénoque* (2005).

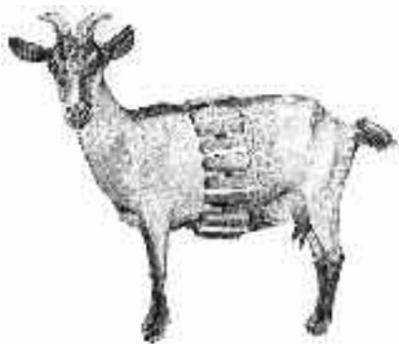


fig 23 : troisième esquisse de Virgilio

Pierre Marquès est né à Béziers en 1970. Peintre, graphiste et illustrateur, il a à son actif de nombreuses expositions et performances. *Breviaire des artificiers* est pour lui l'occasion de renouer avec le dessin. Pierre Marquès vit et travaille à Barcelone.



“
Le seul attentat que je peux revendiquer pour l'heure, c'est l'attentat à la pudeur.
 ”

Illustrations de **Pierre Marquès**

Comme son sous-titre à rallonge l'indique – « *Manuel de terrorisme à l'usage des débutants indiquant les conditions de temps et d'argent pour parvenir à cet état, les études à suivre, les examens à subir, les aptitudes et les facultés nécessaires pour réussir, les moyens d'établissement, les chances d'avancement et de succès dans cette profession, le tout illustré de planches et de figures, enrichi d'exemples et interludes divertissants, propres à délasser l'âme dans l'étude* » –, ce livre a tous les atours d'un traité d'initiation à la physique amusante. D'autant que les illustrations, s'inspirant du trait et de l'esthétique des abécédaires ou des manuels de leçons de choses du début du xx^e siècle, confortent l'apparent sérieux du propos. Quant au genre narratif, on trouvera trace d'un conte de Voltaire, d'une fable orientaliste ou d'une utopie ilienne à la Defoe. Tous les procédés parodiques de ce *Breviaire des artificiers* sont détournés pour parler de notre immédiat contemporain : l'après 11-septembre et la fascination-

répulsion que chacun éprouve depuis pour la figure du terroriste-suicide. Mathias Énard et Pierre Marquès ne cessent donc de jouer sur ce décalage de tons, de registres, d'imageries et d'argumentations entre un âge classique et un questionnement d'actualité pour brouiller les pistes entre l'esprit de sérieux et la part de dérision. Ce faux manuel de terrorisme décrit aussi au quotidien l'incompréhension mutuelle d'un domestique du tiers-monde, Virgilio, et de son protecteur abusif, un illuminé de toutes les tentations religieuses apocalyptiques. Derrière ce rapport maître-esclave – aux étapes dialectiques pseudo-hégéliennes – affleurent toutes les contradictions psychologiques, sociales, sexuelles et coloniales d'aujourd'hui. De ces dilemmes sans autre solution qu'explosive émerge alors une autre contradiction qui donne à ce texte sa gravité secrète : avons-nous aujourd'hui besoin d'un nouveau Traité du savoir-vivre à la manière d'un Raoul Vaneigem ou d'un Évangile du savoir-mourir ? Et c'est en

épicurien subversif et apologiste de la paresse que Mathias Énard ne trouve à opposer aux pulsions de mort métaphysiques qu'un immense éclat de rire dadaïste qui résonne tout au long de ce bréviaire. Comme si, face à l'esprit kamikaze de notre époque, l'auteur avait choisi de répondre par le bon et le mauvais goût des simples plaisirs terrestres.

Mathias Énard, dans un exercice de style jubilatoire, nous fait rire parfois jaune parfois noir et nous laisse mi-amusés mi-médusés parmi les cercles vicieux, paradoxes et autres artifices d'un certain choc des civilisations. Au terme de cet enseignement en dix leçons, dix chapitres et cinquante illustrations, seul l'apprenti Virgilio survivra à la mort violente et volontaire de son maître artificier, trahissant ainsi sa fidélité obligée de disciple. À moins que la conflagration finale du livre – et la révélation qui en découle – ne lui ait dessillé les yeux...

Jean-Paul Michel

LA VÉRITÉ, JUSQU'À LA FAUTE



EN LIBRAIRIE
LE 1^{ER} MARS 2007

ISBN 978.2.07.078345.8
128 pages

Jean-Paul Michel est né en 1948 en Corrèze. Directeur des éditions William Blake & Co depuis 1976, il est aussi l'auteur d'une vingtaine de publications. Ses poèmes ont été rassemblés en deux volumes chez Flammarion : *Le plus réel est ce hasard, et ce feu – Cérémonies et sacrifices 1* (1997 ; 2006) et *Défends-toi, Beauté violente ! – Cérémonies et sacrifices 2* (2001). Parmi ses textes en prose : *Difficile conquête du calme* (Joseph K., 1996), *Autour d'Eux la vie sacrée, dans sa fraîcheur émouvante* (William Blake & Co., 1992) et *Pour nous, la Loi (Sur Hölderlin)*, (William Blake & Co., 1999). Il collabore régulièrement à la *Nrf*.

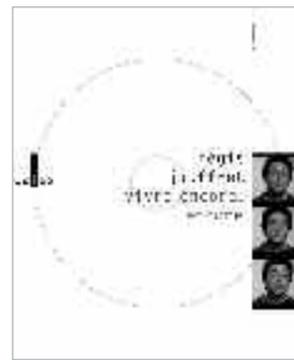
Jean-Paul Michel est autant poète que prosateur. *La vérité, jusqu'à la faute* est un recueil de quatre textes en prose écrits entre 1985 et 1994. Il peut se lire comme un récit ou un journal d'« écrivain ». Deux figures tutélaires ont guidé la plume de Jean-Paul Michel pour cet opus : Blaise Pascal et Georges Bataille. D'où un texte réflexif et sensuel qui parle de l'écriture comme d'un sport, d'un art, d'une pratique à mettre en doute sans cesse et que J.-P. Michel vit en forcené. Un livre exigeant, d'une beauté poétique sombre et vivifiante.

« S'il était donné à l'auteur de former un vœu pour ces pages, pour lui cruciales, ce serait qu'elles restituent un peu de la vérité de l'expérience, sans autre souci que de concision et d'intensité. Alors seulement pourraient-elles aider, peut-être, à la sortie de ce moment dépressif dans la culture – notre moment – ; indiquer une possible réponse au triste "cynisme de synthèse" que ce monde secrète aujourd'hui continuellement – symptôme, à coup sûr, du doute maladivement jeté depuis si longtemps, en Europe, sur la totalité de l'être, soi, autrui, la pensée, la joie, la chance, l'art. »
J.-P. M.



EN LIBRAIRIE
LE 8 FÉVRIER 2007

ISBN 978.2.07.078116.4
64 pages



Régis Jauffret

VIVRE ENCORE, ENCORE

Né à Marseille en 1955, Régis Jauffret est l'auteur d'une pièce de théâtre en un acte, *Les Gouttes* (Denoël, 1985) et de treize livres : *Seule au milieu d'elle* (Denoël, 1985), *Cet extrême amour* (Denoël, 1986), *Sur un tableau noir* (Gallimard, 1993), *Stricte intimité* (Julliard, 1996), et, aux éditions Verticales, *Histoire d'amour* (1998), *Clémence Picot* (1999), *Autobiographie* (2000), *Fragments de la vie des gens* (2000), *Promenade* (2001), *Les jeux de plage* (« Minimales », 2002), *Univers univers* (2003 ; Prix Décembre 2003), *L'enfance est un rêve d'enfant* (2004) ; les derniers titres sont parus en Folio. Chez Gallimard en collection « Blanche » : *Asiles de fous* (Prix Femina 2005) et *Microfictions* (à paraître en février 2007).

Vivre encore, encore, bref récit de Régis Jauffret s'inscrit dans la collection des textes courts de « Minimales ». Il est accompagné d'un DVD, suite logique de notre série de livres + cd, et confirme l'adage : « Pour lire un cd, il fallait un lecteur ; c'est encore plus vrai aujourd'hui. » Ce livre-dvd paraît au même moment que le monumental *Microfictions*, du même auteur, chez Gallimard. En 2004, la cinéaste Dominique Brard avait reçu une aide à la création pour son projet d'un portrait de Régis Jauffret intitulé *L'ange du bizarre*. Finalement, ce sont trois films, trois courts-métrages très différents, qui ont été tournés. Trois mises en scène de la parole, de la langue du lauréat du prix Femina 2005. Ouvrant le dvd, « Vivre encore, encore » (27 mn), exceptionnelle captation d'une lecture du récit homonyme par l'auteur. Régis Jauffret avait, pour l'occasion,

appris son texte par cœur. Filmé en une journée, ce plan fixe sur le visage permet une écoute totale sans autre effet ou artifice que deux sobres fondus au noir. Restent une force et une émotion palpables nées de l'absence de prompteur, un regard brillant celui du spectateur, pour *montrer* la parole mais qui démontre aussi l'immense talent de comédien de Régis Jauffret. C'est peu dire qu'il « crève l'écran ». Puis « L'ange du bizarre » (40 mn), un portrait original et théâtralisé de Jauffret, avec l'auteur dans son propre rôle et la comédienne Amandine Pudlovska qui disent des extraits de ses textes (*Seule au milieu d'elle*, *Histoire d'amour*, *Clémence Picot*, *Promenade*, *Univers univers*). In fine, une interview de Jauffret par Dominique Brard (29 mn) sur l'écriture, la littérature et ses enjeux.

“ Ricocher suffit. ”

“ Je suis liquide, sonore, étalé sur l'écran. ”



Jean-Charles Massera
**JEAN DE LA CIOTAT,
 LA LÉGENDE**



“
 Pour le comprendre
 il fallait que je m'écrive.
 ”

[MINIMALES]



**EN LIBRAIRIE
 LE 1^{ER} MARS 2007**
 ISBN 978.2.07.078257.4
 384 pages

Jean-Charles Massera est né en 1965. Il vit et travaille entre Paris et Berlin. Il est l'auteur de fictions, de drames politiques, sociaux ou agricoles, de pièces radiophoniques et d'essais sur l'art et le cinéma. Parmi ses œuvres : *Amour, Gloire et CAC 40* (P.O.L., 1999); *La leçon de Stains. Pour une esthétique de la reconstitution* (Centre Georges Pompidou, 2000); *United Emmerdements of New Order* précédé de *United Problems of Coût de la Main-d'œuvre* (P.O.L., 2002); *Jean de La Ciotat confirme* (P.O.L., 2004); *Another Way Now pourrait supprimer 2800 villages d'ici 5 ans* (mise en scène Brigitte Mounier, 2006); *All You Need Is Ressentir* (France Culture, 2006).

C'est par un e-mail improbable que commence *Jean de La Ciotat, La légende*. Il inaugure une correspondance électronique étonnante entre un auteur au fait des problématiques les plus pointues de la culture contemporaine et un pratiquant de l'un des sports les plus archaïques de la culture populaire. Une correspondance électronique dans le bon ton des gens de lettres, sur un sujet bien embarrassant pour qui vise à l'émancipation des consciences et des corps : le cyclisme. Une correspondance entre un homme critique de l'état de ses contemporains et un autre qui a délaissé partiellement son rôle de critique d'art pour reprendre une activité sportive d'adolescent; une correspondance entre un mec coincé dont l'horizon se limite à un rapport au monde représenté par une culture choisie et un homme qui a

réappris à vivre en peloton, à se nourrir de sucres lents, à se laisser emporter corps et âme par le chuintement des boyaux sur l'asphalte, la tête dans le guidon pour (re)connaître ces moments où vos yeux se mouillent de larmes pour des passions ordinaires. *Jean de La Ciotat, La légende*, c'est un dialogue de sourds qui prend la forme d'un échange musclé et déjanté entre un homme convaincu des effets dévastateurs de l'usage contemporain du temps libre et un autre qui tente de justifier le bien fondé et le sens de son aliénante pratique. C'est l'histoire d'un cerveau de junior dans un corps de quadragénaire. Pour comprendre comment on peut en arriver là (*Tu l'as fait Jean, tu l'as fait...!*), mais aussi comprendre comment la fiction peut entrer dans la réalité et la réalité dans la fiction.

A CAUCHEMAR IS BORN



**EN LIBRAIRIE
 LE 1^{ER} MARS 2007**
 ISBN 978.2.07.078255.0
 144 pages

Une trentaine de textes de prospective-fiction revisitent le cynisme des grandes puissances politiques et économiques, l'imaginaire et la culture de la croissance qui les accompagnent, ou encore la lente plongée de l'inconscient collectif occidental dans la barbarie ordinaire. Le tout dans les formes de représentations écrites que s'est donné ce vingtième siècle : romans, manifestes, tracts, articles de presse, dépêches, textes de loi, résolutions, déclarations et rapports d'ONG, textes de constitution, dépliants touristiques ou publicitaires, plaquettes d'entreprise, questionnaires... Des formes de représentations détournées, déplacées et dramatisées jusqu'à ce qu'elles avouent l'ignominie qu'elles portaient entre leurs lignes. Des textes de science-fiction critique de certains moments de l'histoire

mondiale qui parviendraient ainsi aux consciences futures comme des textes témoins, des textes retrouvés dans les ruines du choc des civilisations. *A cauchemar is born*, c'est aussi un rêve, celui d'apprendre un soir de mars 3001 par exemple, que « l'anxiété et le découragement du début de soirée ont cédé la place à l'euphorie peu après 21H00 dimanche, rue Edward Saïd, au QG de la candidate de la gauche à la mairie de Jérusalem, Leila Khalidi ». À l'origine, la plupart de ces textes ont été écrits pour être intégrés à l'environnement *Archeology of Engagement* de Thomas Hirschhorn exposé au MACBA (Musée d'Art Contemporain de Barcelone) durant l'été 2001.

10^{ans} verticales

C'est en mars 1997 que sont arrivés en librairie *Livre XIX* de Claro et *Prières d'exhumer* d'Yves Pagès, les deux premiers textes publiés par les éditions Verticales.

En mars 2007, et selon une loi implacable, cela fera dix ans que nous sommes vivants.

Pour l'occasion nous avons demandé aux auteurs Verticaux d'exercer leur style, à propos de cette interrogation que l'on doit à saint Paul :

Qui est vivant ?

Leurs réponses – « sans dire faux pour attraper du bien » – seront publiées à la mi-mars dans un livre hors commerce disponible lors du Salon du livre de Paris.

« L'exercice de style n'est pas une manie de solitaire, ni une perte de temps. Il ne consiste pas, comme le répètent à l'envie quelques esprits grossiers, à se friser benoîtement les moustaches. (...)

Il est, pour l'écrivain, l'application de son plein droit et la manifestation d'une manière de concevoir. Avoir un style est la moindre des choses pour un être vivant qui ne peut se passer de forme (à moins de naître, fâcheusement, à l'état gazeux); et il a tout intérêt à l'exercer, faute de quoi il se contente de le subir, et d'assister béat à son étalement, comme celui du blanc d'œuf hors de la coquille. »

Gaëtan Labroue & Denis Toupet,
Dictionnaire des expressions salutaires
Qhabaday Libraire/Éditeur – Beirut, 1929

Jacques Sternberg

était un écrivain inclassable, un ami inoubliable, et tant d'autres choses à la fois. Comment lui rendre mieux hommage qu'en lui laissant ici la parole, sa parole :

« La télévision est friande en brillants cerveaux jonglant avec les millions de milliards modelant notre planète où l'on découvre de temps en temps des ossements plus ou moins enlisés dans des âges difficiles à chiffrer; tout cela me fout les boules, et je me demande si on ne pourrait pas avoir, dans notre minuscule petite vie quelques siècles de plus ou même, à tout prendre, un ou deux millénaires en supplément. Non ? »

Lettre inédite à Yvon Girard | automne 2003

seulement? 10^{ans} verticales déjà!

les événements, les nouveautés, le catalogue sur

www.editions-verticales.com

Verticaux & Co
Arnaud Bongrand
Philippe Brulin
Hélène Gaudy
Jeanne Guyon
Alexandre Mouawad
Yves Pagès
John Jefferson Selve
Bernard Wallet

Design graphique
Philippe Bretelle 2006

Photographies
© Philippe Bretelle
merci à Jean-Michel Labat

Impression
4M, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : novembre 2006

Diffusion Gallimard
Distribution SODIS

verticales